

PROPOS RECUEILLIS PAR  
FLORENCE NOUVILLE

**P**ourquoi certains cherchent-ils à définir leurs identités par le langage? Quel est, au sein de cette quête, le rôle du raconteur d'histoires? Est-il possible que les récits, qu'ils mentent ou non, transforment ceux qui les écoutent? C'est à sonder ce lien entre les mots, les hommes et le monde que s'est appliqué, dans presque toute son œuvre, l'essayiste, conteur, traducteur et éditeur canadien d'origine argentine Alberto Manguel.

Depuis son premier ouvrage traduit, *Dernières nouvelles d'une terre abandonnée* (Seuil, 1993) jusqu'à *La Cité des mots*, qui paraît en poche chez Babel, ou *Je remballer ma bibliothèque* – une «*élogie et quelques digressions*» autour des 35 000 ouvrages qui composèrent naguère sa bibliothèque personnelle (Actes Sud, traduit de l'anglais par Christine Le Boeuf, 158 p., 18 €) –, tous ses livres reviennent sur cette relation passionnée et passionnante qu'il a eue avec les textes. Un lien «*vital*» qu'explique celui qui a également été, jusqu'en juillet 2018, le directeur de la Bibliothèque nationale d'Argentine.

**Comment vous êtes-vous trouvés, les livres et vous?**

J'avais 3 ou 4 ans quand ma nourrice, Ellin Slonitz, une Tchèque de langue allemande, m'a acheté mes premiers livres et lu mes premières histoires. Je me souviens parfaitement de celle qui m'a irrémédiablement frappé: un conte des *Mille et Une Nuits*, un des tout premiers de ce livre vertigineux. C'était le conte du prince des îles Noires qui se voit transformé en colonne de marbre par son épouse infidèle, une femme sorcière qui le fouette tous les soirs et fait l'amour devant lui avec son esclave noir. Cette scène m'a tellement marqué que je me rappelle encore les cauchemars récurrents qui s'ensuivirent.

**Vous parlez beaucoup, dans vos souvenirs, de «*Contes*» de Grimm imprimés en gothique dans une édition des années 1930...**

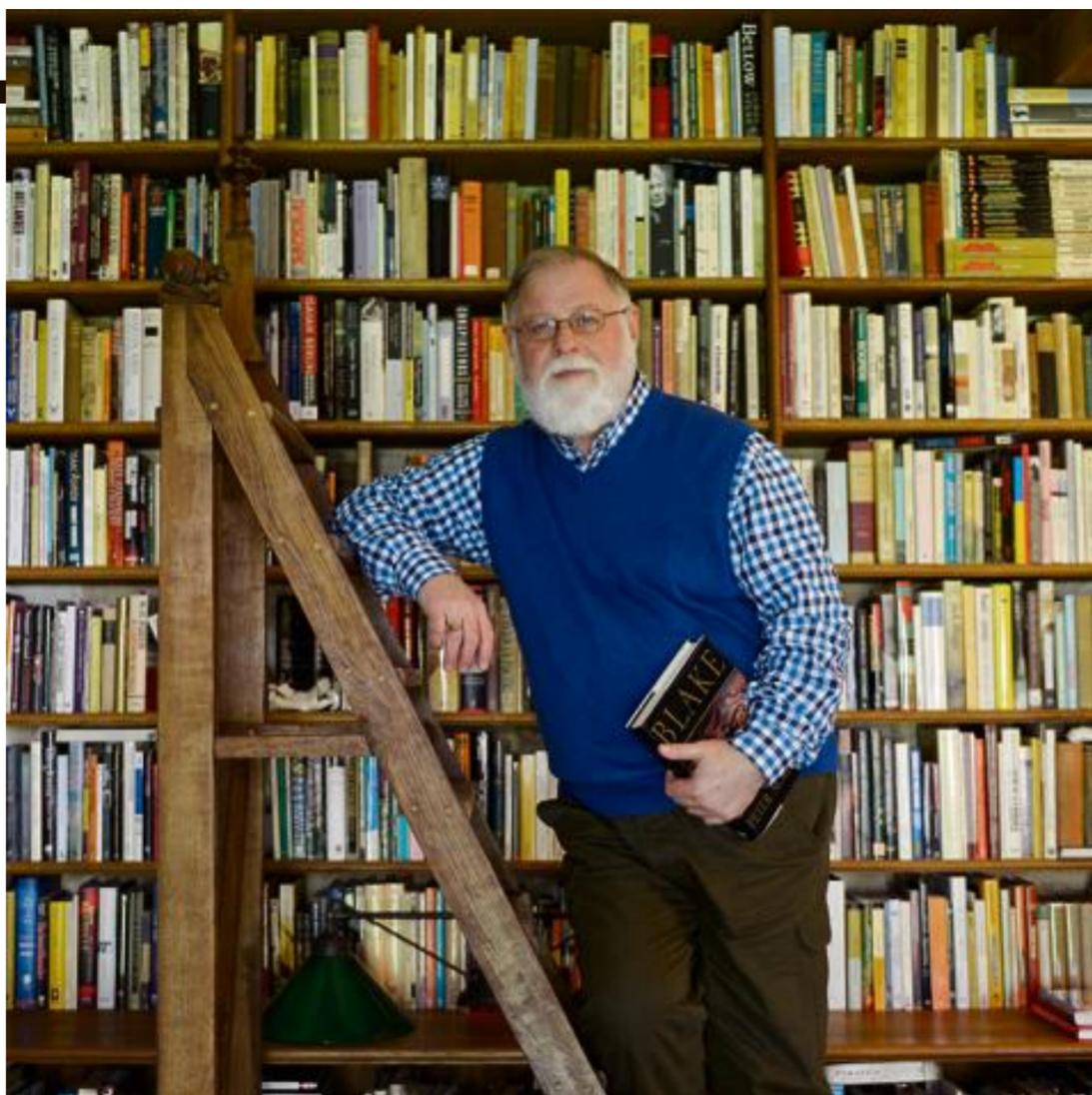
Mon préféré était celui du *Fidèle Jean*, le serviteur injustement condamné par son roi. Jean une fois mort, le roi repenté prie pour qu'il revienne à la vie et apprend que, pour ce faire, il doit couper la tête de ses propres enfants et badigeonner le corps de Jean avec leur sang. Le roi (à contrecœur bien sûr, mais avec un sentiment d'obligation envers son fidèle serviteur) suit les atroces instructions. Et Jean, mais aussi les enfants, retrouvent la vie.

**Jean était-il votre héros préféré?**

J'aimais aussi le Petit Chaperon rouge, parce qu'elle incarne la désobéissance civile, le pouvoir de choisir par soi-même le chemin à prendre.

**Vous racontez que, chez vous, il y avait des livres, mais qu'on leur avait «*coupé la tête*» pour qu'ils rentrent dans la bibliothèque. L'anecdote est-elle véridique?**

Bien sûr qu'elle l'est! Ce fut la secrétaire de mon père qui, pensant bien faire, après que la bibliothèque de notre nouvelle maison à Buenos Aires fut construite, commanda les livres au mètre et,



Alberto Manguel dans sa bibliothèque, en 2013. ULF ANDERSEN/AURIMAGES

L'essayiste, conteur, traducteur et éditeur canadien parle de son lien vital avec la littérature alors que paraît, en poche, le passionnant et passionné «*La Cité des mots*»

## Alberto Manguel: «*Une vision du bonheur: la lecture d'un livre*»

s'apercevant qu'ils étaient trop grands pour y entrer, les fit «*guillotiner*» à mesure.

**Votre propre bibliothèque a compté jusqu'à 35 000 volumes. Une vie entière passée à collectionner des livres, à les lire, les relire... Qu'est-ce que cela vous inspire rétrospectivement?**

Une vision du bonheur: la lecture d'un beau livre (comme celui voulu par Mallarmé) dont je pourrais jouir jusqu'à la dernière page. Si je pouvais décider de ma prochaine vie, je recommencerais exactement de la même façon, à partir de la première ligne dont je me souviens: «*Il était une fois*»...

**Dans «*La Cité des mots*», vous citez l'écrivain allemand Alfred Döblin: «*Le langage est une forme de l'amour des autres*»...**

Sans langage, point d'amour. C'est pour cela que les nourrissons à qui personne ne parle meurent. L'amour, surtout l'amour envers les autres, ne s'apprend ni par les bons conseils d'un adulte ni par les dogmes d'une religion. En ce qui me concerne, j'en ai fait l'expérience à travers des histoires, comme celles du *Fidèle Jean*, de *L'Idiot*, de Dostoïevski [1868-1869], ou du *Vent dans les saules*, de Kenneth Grahame [1908]. Je suis tombé amoureux de Sinbad le marin longtemps avant mon premier amour en chair et en os.

**Borges [1899-1986], que vous avez rencontré dans les années 1960, avait lui aussi dirigé la Bibliothèque nationale de Buenos Aires. Réfléchissant au rôle des bibliothèques, vous dites qu'elles «*mettent en ordre le chaos du monde*»...**

L'univers est à nos yeux chaotique parce que même les lois que nous y découvrons ne suffisent pas (jusqu'à présent) à tout expliquer. Pourtant, ce chaos est d'une beauté, d'une élégance indéfinissable, qui nous atterrit et nous attire. Dante le compare à un livre dont les feuilles sont éparpillées dans l'espace étoilé.

**«*Je remballer ma bibliothèque*» est un titre très nostalgique, non?**

De nos jours l'acte intellectuel a perdu de son prestige. Jamais, dans le passé, la parole n'a eu aussi peu de force. Un discours rationnellement construit, élégant, littéraire au meilleur sens du terme, n'a pas le même impact qu'un

tweet incohérent, balbutiant et décousu, parce que le premier nous semble «*froid*», «*artificiel*», et le second «*authentique*», «*sorti des tripes*».

Pourtant, je continue à croire à la nécessité vitale de la littérature. Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes une espèce verbale. Sans tomber dans une nostalgie romantique, je crois à la littérature comme acte de pure résistance, peut-être le plus salutaire. Hubert Nysen [1925-2011, fondateur des éditions *Actes Sud*] disait: «*Il faut sortir les vieux fusils*.» Et il sortait ses livres.

**«*Un monde sans livres serait-il une calamité*?», demandait Henry Miller. Que répondez-vous?**

Notre monde (c'est une banalité, mais il faut le redire) est quasi exclusivement fondé sur la consommation. Les entreprises commerciales sont arrivées à nous convaincre de la nécessité de l'inutile. Pourtant, un vrai lecteur ne pourra jamais être un bon consommateur. Devant l'imbécillité des offres qu'on lui présente à la chaîne, le lecteur, aussi naïf soit-il, réfléchit, mesure – ce qui est fatal pour la consommation. Pour les pouvoirs économiques, il est essentiel que nous ne réfléchissions pas.

En ce sens, la lecture ne garantit rien, pas même l'illumination, pas même la connaissance, surtout pas l'épiphanie. Rien ne nous assure que nous serons plus intelligents ou plus heureux après nos lectures, aussi riches soient-elles. Mais la littérature contient la possibilité de toutes ces récompenses, la possibilité de devenir plus alertes, plus conscients des injustices. Notre cri de guerre doit être celui que Flaubert proposa à M<sup>lle</sup> de Chantepie: «*Lire pour vivre*.» ■

### Parutions poches

**MES AMIS**, d'Emmanuel Bove, Livre de poche, 192 p., 6,90 €.

**NOUVELLES OUBLIÉES et NOUVELLES INQUIÊTES**, de Dino Buzzati, traduit de l'italien par Delphine Gachet, Robert Laffont, «*Pavillons poche*», 530 p., 12 €, et 464 p., 10 €.

**VERNON SUBUTEX. INTÉGRALE**, de Virginie Despentes, Livre de poche, 3 volumes sous coffret, 1240 p., 23,70 €.

**MARLÈNE**, de Philippe Djian, Folio, 224 p., 7,25 €.

**LE CYCLE CLANDESTIN, II. PUKHTU**, de DOA, Folio, «*Policier*», 1280 p., 14,90 €.

**PACIFIQUE**, de Tom Drury, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, Points, 288 p., 7,50 €.

**SCÈNES DE LA VIE FUTURE**, de Georges Duhamel, Points, «*Signatures*», 224 p., 8,40 €.

**À CONTRE-COURANT**, de Richard Flanagan, traduit de l'anglais (Australie) par Johan-Frédéric Hel-Guedj, Babel, 432 p., 9,80 €.

**LE TRIOMPHE DE THOMAS ZINS**, de Matthieu Jung, Points, 1104 p., 10,90 €.

**EFFETS INDÉSIRABLES**, de Larry Fondation, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Romain Guillou, 10/18, 212 p., 7,10 €.

**LE GARÇON**, de Marcus Malte, Folio, 592 p., 8,90 €.

**LETTRES**, d'Ossip Mandelstam, traduit du russe par Ghislaine Capogna-Bardet, Babel, 384 p., 8,80 €.

**POLITIQUES DE L'INIMITIÉ**, d'Achille Mbembe, La Découverte, «*Poche*», 206 p., 10 €.

**LA PLUIE À RETHEL**, de Jean-Claude Pirotte, La Table ronde, «*La petite vermillon*», 176 p., 7,30 €.

**PAR LE VENT PLEURÉ**, de Ron Rash, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Reinharz, Points, 226 p., 7 €.

**UNE HISTOIRE MONDIALE DES FÉMINISMES**, de Florence Rochefort, Que sais-je?, 128 p., 9 €.

**À MALIN, MALIN ET DEMI**, de Richard Russo, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Esch, 10/18, 718 p., 10,80 €.

**L'ATTRAPE-CŒURS. THE CATCHER IN THE RYE**, de J. D. Salinger, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Annie Saumont, édition bilingue, Robert Laffont, «*Pavillons poche*», 496 p., 8 €.

**APRÈS NOUS LE DÉLUGE**, de Peter Sloterdijk, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Payot, «*Petite biblio. Essais*», 528 p., 11 €.

### Editions collector

**CAPTIVE**, de Margaret Atwood, traduit de l'anglais (Canada) par Michèle Albaret-Maatsch, 10/18, 624 p., 8,80 €.

**L'ART DE RÊVER. LES QUATRE PORTES DE LA PERCEPTION DE L'UNIVERS**, de Carlos Castaneda, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marcel C. Khan, Pocket, 318 p., 6,95 €.

**DANS LE JARDIN DE L'OGRE**, de Leïla Slimani, Folio, 240 p., 8,05 €.

**UNE CHAMBRE À SOI**, de Virginia Woolf, traduit de l'anglais par Clara Malraux, 10/18, 176 p., 7,50 €.

### Le livre de nos histoires

BIENVENUE DANS LA CITÉ DES MOTS, un livre conçu comme une ville de papier, où l'on flâne d'un quartier à l'autre en explorant, à chaque chapitre, un visage différent du langage et de la fiction, de ses usages, de ses rapports secrets avec la civilisation ou la barbarie. Du mythe de Cassandra à celui de Babel, et de Gilgamesh à Don Quichotte, Alberto Manguel nous guide, à travers son érudition foisonnante, vers des lieux pas si communs. Où un art «*se targue de construire la réalité avec des mots*». Où des histoires – millénaires, complexes, jamais dogmatiques – nous parlent de nous,

de notre «*folie*» et de notre «*avidité*». Où «*nous nous surprenons à jouer des rôles que d'autres semblent avoir inventés pour nous, dans des intrigues dont les tenants et les aboutissants nous échappent*». Loin du «*langage radoteur*» – celui qui répète des schémas trop simples, confondant simplicité et vérité –, la parole décalée de Manguel nous console et illumine. ■ F.L.N.

**LA CITÉ DES MOTS (The City of Words)**, d'Alberto Manguel, traduit de l'anglais (Canada) par Christine Le Boeuf, Babel, «*Essai*», 166 p., 6,90 €.